

Raoul Coutard et Willy Rizzo (à dr.): soixante ans séparent ces trois clichés.



RAOUL COUTARD ET WILLY RIZZO REFONT L'INDO

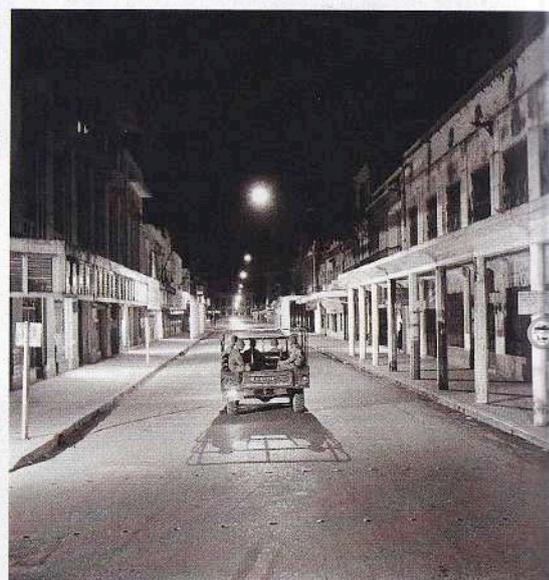
Alors qu'une grande exposition, à Chalon-sur-Saône, retrace comment la guerre d'Indochine a été traitée en images, nous avons réuni deux vétérans de la pellicule.

par Sylvie Santini

L'un est le plus grand chef opérateur français, une légende vivante du 7^e art, l'autre est une star parmi les photographes de stars, un paparazzo d'anthologie, immortalisé dans « Tintin » sous les traits de Walter Rizzoto. Raoul Coutard et Willy Rizzo se trouvèrent ensemble avant leurs 30 ans, Leica et Rolleiflex au poing, sur le front de la guerre d'Indochine. Lun, engagé volontaire au service d'information des armées, l'autre, envoyé spécial de Paris Match. Leurs clichés parurent pareillement dans le magazine dirigé alors par Philippe Boegner: Willy Rizzo en devint un pilier, tandis que son contemporain bifurquait vers le cinéma, directeur de la photo du premier Schoendoerffer, « La passe du diable », tourné en Afghanistan, avant d'enchaîner tous les Godard ou presque et de virer chef op' attiré de la nouvelle vague.

Raoul Coutard a 21 ans lors de son premier départ. On est en 1945, la guerre vient à peine de se terminer. Il s'engage en fait pour en découdre avec les Japonais: « Envie de faire quelque chose pour la France »...

Hiroshima pulvérise la question, ce sera Saïgon. Les souvenirs « asiatiques » de Coutard sont truculents, son parler dru. Dans les années 50, voilà le sergent Coutard bombardé chef du service photo de la revue des armées « Indochine Sud-Est asiatique »: « En fait j'étais chef de mes fesses, il n'y avait personne d'autre. Et les opérations militaires étaient reconstituées pour la photo. Une seule instruction: "Que les militaires soient beaux"! » La guerre doit être jolie, Raoul Coutard s'en contrefiche et préfère promener son Leica parmi les minorités ethniques. Il ne prend pas parti, photographie, loin du conflit, la vie quotidienne d'un peuple au temps de l'innocence. Ce sont ces images exhumées, pépites pour ethnologues, que rassemble un livre* édité à l'occasion de l'exposition. Et Paris Match? « J'avais publié des (Suite page 44)



A g., « Requin sur la plage, Nha Trang, Vietnam » et « Jeune danseuse Cham, Phan Rang, Vietnam », de Raoul Coutard. Ci-dessus, « Hanoi, couvre-feu », 1952, « Phu-Tho, opération Lorraine », 1952, de Willy Rizzo.

RAOUL COUTARD-WILLY RIZZO DE LA DOLCE VITA À LA GUERRE



photos dans "Radar", un journal qui a coulé. Après, j'ai été correspondant de "Life", puis de Match. En fait, cela consistait le plus souvent à trouver des piaules aux envoyés spéciaux...

« J'ai une surprise pour vous ! » annonce un beau jour de 1952 Philippe Boegner au flamboyant Willy Rizzo, 24 ans à l'époque, reporter de charme, ami des stars et des princesses. Et le voilà embarqué pour l'Indochine, « photographe à contre-emploi » comme le titre l'exposition. Il y

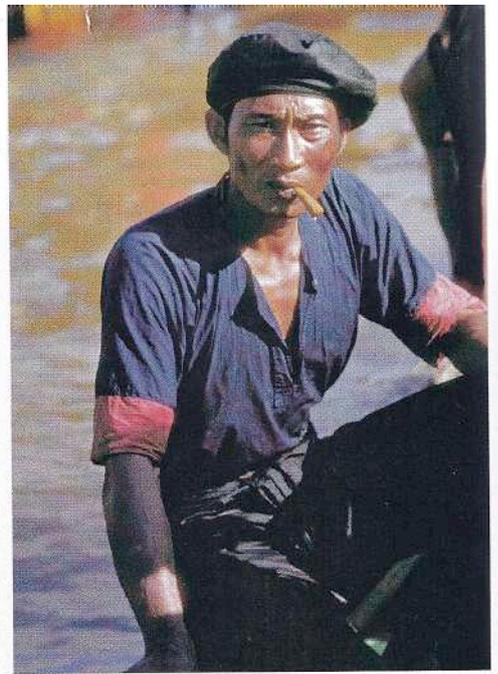


restera deux mois, avec un autre dandy, le journaliste Philippe de Baleine. Stetson et Ray-Ban pour le photographe, pardessus de cachemire pour le rédacteur, les deux gravures de mode trouvent « un peu bruyante » la première nuit sous les coups de mortier. « On s'est débrouillé », élude le pa-

triarque des paparazzi. Et de sourire au souvenir des vols en petit coucou où les pioupious survolaient les rizières sous la mitraille avec pour seule protection des plaques de métal sous les postérieurs. On se moque de lui, parce qu'il shoote la nuit indochinoise à l'open flash, comme à Hollywood... Aujourd'hui, il regrette de n'être jamais revenu « voir le pont Doumer ». Entiché d'Extrême-Orient, Coutard l'Asiate y est, lui, retourné en 1967, pour réaliser son premier film d'auteur, « Hoa-Binh »... « Cela veut dire "la paix" ». ■

Sylvie SANTINI

« L'Indochine en guerre. Des images sous contrôle, 1945-1954 », jusqu'au 16 janvier, au musée Nicéphore Niépce de Chalon-sur-Saône.
* « Le même soleil. Indochine 1945-1954 », de Raoul Coutard, éd. Le Bec en l'air, 31,90 euros.



A g., la une de Match réalisée par Rizzo en novembre 1952. « Convoi de la Légion étrangère », 1951, et « Débarquement de parachutistes, Na Sam », 1952, de Willy Rizzo. Ci-dessus, « Piroguier lors de la fête des eaux, Cambodge », et « Pagode des Cantonnois, Cholon, Vietnam », de Raoul Coutard.



PAOLO PELLEGRIN REPORTER DE L'EXTRÊME

C'est sans doute le photographe le plus primé actuellement. Huit World Press depuis 1995 et des prix internationaux n'ont pas changé cet Italien raffiné qui se prédestinait à l'architecture. Ni la mort dont il a réchappé au Liban après qu'un obus a éclaté près de sa voiture, tuant tous ceux qui étaient autour. Ni les balles perdues de Gaza ou les gangs ivres de sang qui le pourchassaient au Liberia n'ont fait de Paolo Pellegrin un casse-cou cabossé et arrogant. Chacune de ses images suinte le danger, pourtant on ne peut s'empêcher de les trouver « belles ». La raison pour laquelle, en regardant ces photos saisies en Afghanistan ou au Kosovo, on imagine sans difficulté en accrocher une chez soi. Aussi doué pour restituer l'intensité des conflits que pour photographier les stars, Pellegrin possède la capacité rare de mettre en valeur son sujet et d'écartier tout le reste.

Comme avec tous les grands photographes, Penélope Cruz ou un chef de gang à Haïti deviennent ce que Pellegrin décide d'y voir. Pas ce qu'ils choisissent de montrer d'eux-mêmes.

Romain CLERGEAT

Galerie de l'instant, jusqu'au 22 janvier.
« Paolo Pellegrin », éd. Actes Sud.

